



第七天 LE SEPTIÈME JOUR

ENTRETIEN AVEC MENG JINGHUI

En quoi *Le septième jour* de Yu Hua pose des questions essentielles ? Quels choix avez-vous privilégiés pour cette adaptation ?

Meng Jinghui : *Le septième jour* semble avoir été écrit par Yu Hua comme un poème en prose, à la fois impuissant et désespéré, et dans lequel beaucoup de choses ne sont pas dites. C'est l'histoire d'une personne décédée. Et pendant les sept jours qui suivent sa mort, cet homme cherche, creuse, se souvient, regrette, converse avec le destin, se regarde en face et voit le monde avec douceur. C'est une histoire qui apaise. Comme un enfant qui voudrait partir pour un long voyage mais n'a d'autre choix que de rentrer à la maison, le personnage principal est contraint de voir, dans le monde d'après la mort, les ombres de son ex-femme, de son père et des amis qu'il a connus. Ce qu'il entend, voit et pense, est-ce en fin de compte son vrai passé, ou ce à quoi il aspire ? Est-ce un souvenir, ou une reconstitution du temps ? J'ai choisi une logique linéaire simple, il y a un monde de souvenirs, un monde de brouillard et un monde d'illusions.

Ce roman suit à la fois des êtres en sursis sur « l'autre rive », et il est traversé de faits divers authentiques. Vous reconnaissez-vous dans cette mise en tension, dans cette tenue des contraires ?

Meng Jinghui : Le monde qu'aperçoit le spectateur est un assemblage de fragments brumeux et contrastés. Je voulais que les âmes errantes d'un autre monde dialoguent avec celles de notre monde, qu'elles circulent, se fréquentent, fassent l'amour, se perdent et sombrent dans la folie. Je vois, entre l'esthétique mise en valeur par l'auteur du roman et mes propres recherches artistiques, des progressions analogues, étroitement liées, s'agissant de l'amour des gens ordinaires, de l'espoir que portent les doutes et du respect des vaincus. Le rêve est la seule réalité qui soit.

La scénographie met en présence squelettes, broyeur, et d'étranges boules sombres de différents volumes. Les prises de parole de vos comédiens sont des adresses au public. Beaucoup d'éléments nous interrogent frontalement.

Meng Jinghui : Les boules sombres représentent l'énergie de l'univers, les squelettes sont les résidus de matière qui subsistent, et le broyeur réduit en poussière tout ce qui est, y compris l'esprit. La scénographie est un produit inabouti, où tout est incertain et mouvant, de l'intrigue au dénouement, en passant par les personnages, l'atmosphère et les émotions. Les comédiens et moi-même prenons le temps d'observer, d'expérimenter pas à pas, et lorsque nous arrivons à la fin, il y a comme un doux frisson d'incertitude. Mais tout aspire à être réel dans l'existence. Les impressions artistiques abstraites et les cris et murmures figuratifs sur lesquels le théâtre contemporain met l'accent doivent être adressés directement au public, de sorte que celui-ci sente la rapidité d'une pensée à nu.

Par la présence de faits divers, dont celle de la fille-rat, la quête également du personnage principal, avez-vous le sentiment que la réalité rattrape la fiction, la dépasse ?

Meng Jinghui : Voyez comme le monde absurde, confus, et chaotique qui nous entoure fait naître chez nous une colère et une lassitude impuissantes. Stendhal disait : « Réalité, cruelle réalité ». Je pourrais répondre : « Oui, nous sommes une minorité chanceuse et nous nous offrons à nous-mêmes du théâtre ».

Entre représentations officielles et artistes d'avant-garde, le spectateur occidental se fait parfois une idée fautive de la vie culturelle chinoise. Quelle place pensez-vous tenir dans votre pays et comment voyez-vous la vie théâtrale en Chine, où vous dirigez plusieurs festivals ?

Meng Jinghui : Les artistes chinois tiennent une position et un rôle complexes qui s'inscrivent dans un contexte culturel particulier. Certains sont enfermés dans leur tour d'ivoire, d'autres sont tournés vers le monde, certains sont opportunistes quand d'autres font fi des convenances, certains courbent l'échine quand d'autres sont ouverts et généreux. Il est vrai qu'en Occident, il y a beaucoup de spéculations et de fantasmes concernant l'art chinois, mais une fois dépassé le parasitage de « l'exotisme chinois » et du prétendu grand « récit national chinois », il est possible de découvrir des artistes en recherche qui ont leur singularité et sont dans la quête constante d'une lumière neuve. Je crois vraiment en un ensemble de jeunes artistes chinois indépendants, pleins de vitalité et ayant un horizon international, qui ont à la fois la force de l'ambition et celle d'expérimenter pleinement la recherche d'une libre expression.

Vos mises en scène sont qualifiées d'avant-gardistes. Elles portent en elles des éléments d'incongruité propre à l'héritage dadaïste. Quelles autres influences les traversent-elles, d'hier à aujourd'hui ?

Meng Jinghui : Le dadaïsme est une esthétique licencieuse, irresponsable et sans restriction, je fréquente de loin et en même temps de très près ces fous de dadaïstes, avec lesquels je peux rire comme échanger des coups. J'aime projeter sur scène la passion et l'imagination, le bruit et la fureur, le profane et le sacré qui n'existent pas dans la vie quotidienne. Chaplin, Godard, Fellini et les courants expressionnistes allemands sont pour moi des influences évidentes.

Propos recueillis par Marc Blanchet et traduits par Lucie Morel et Wang Jing